Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 9 (1901)

Heft: 34

Buchbesprechung: Bibliographie théologique

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.09.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BIBLIOGRAPHIE THÉOLOGIQUE.

Gustave Desjardins : **Authenticité et date des livres du N. T.** ; Paris, Lethielleux, in-8°, 4 fr.

Cet excellent ouvrage est, avant tout, une étude critique de l'«Histoire des origines du christianisme » de Renan. C'est dire que la question est déjà vieille et même usée : car qui songe aujourd'hui à l'ancienne école de Tubingue, à laquelle Renan a emprunté la plus grande partie de ses théories ? Des hypothèses nouvelles ont rejeté dans l'ombre le roman renanien. Si donc le volume de M. Desjardins n'avait pour but que de réfuter les fantaisies de Renan, il serait aussi inutile que démodé. Mais, heureusement, il contient encore d'autres choses, notamment une réplique à Ernest Havet et surtout une exposition très objective et très simple du christianisme primitif, d'après les récits tenus pour absolument authentiques même par Renan et Havet.

Cette réplique et cette exposition méritent la plus sérieuse attention.

Selon E. Havet, on ne saurait douter de l'authenticité des quatre épîtres de S. Paul aux Galates, aux Corinthiens et aux Romains, lesquelles ont été écrites de l'an 54 ou 55 à l'an 58. M. Desjardins les analyse très objectivement ; il prouve qu'elles contiennent déjà tout le christianisme, et il conclut très logiquement à l'impossibilité de considérer le christianisme comme une légende, car ce n'est pas en vingt ans qu'une légende de cette force aurait pu se former et se faire accepter.

Ajoutons que M. Desjardins expose avec une grande clarté le débat sur la circoncision ; qu'il rétablit le vrai caractère, dénaturé par Renan, des apôtres Pierre, Jacques et Paul ; qu'il montre avec exactitude le vrai sens de l'épître de Jacques, ainsi que la vraie portée des *Actes des apôtres* et de l'*Evan-*

gile de Luc ; qu'il combat avec raison la chronologie supposée par Renan; qu'il prouve d'une manière péremptoire qu'il y a accord entre Luc et Paul, là où Renan a cru voir de l'opposition. Excellent aussi est le résumé qu'il donne de l'enseignement des trois synoptiques ; excellent, son argument *ad hominem* contre Renan, s'il est vrai (ce que M. Desjardins n'admet pas) que l'*Apocalypse* soit de l'an 69.

Toutes ces choses sont dites dans un style classique et limpide, avec une parfaite tranquillité d'âme, et ont ainsi une grande force persuasive.

« Les nouveaux exégètes, dit l'auteur, n'ayant pas de documents réels, en ont imaginé. Ainsi, ils supposent des éditions successives et différentes de S. Matthieu, de S. Marc et de S. Luc, influant l'une sur l'autre. Ils ont même désigné ces manuscrits imaginaires par des lettres de l'alphabet. On a discuté très sérieusement ces combinaisons compliquées, et des monceaux de mémoires où d'innombrables théologiens anglais, hollandais, allemands, rivalisaient de subtilité, s'accumulèrent. Le pasteur français Michel Nicolas, de l'école de Strasbourg, a rendu compte en 1864 de ces élucubrations multipliées, en y ajoutant sa propre théorie. Après lui, en 1876, Reuss a renouvelé le sujet par des suppositions inédites, et le débat continue toujours sur nouveaux frais et sans ménagement pour les devanciers. Renan s'en est plaint lui-même (dans l'introduction de ses *Evangiles*)... Qu'est-ce que la critique historique peut avoir à tirer de suppositions qui ne s'appuient sur aucun témoignage, sur aucun manuscrit, sur aucun fait nouveau ? Quel que soit le nombre des dissertations publiées sur cette matière, quelle que soit l'autorité de ceux qui les ont écrites, quelque imposant que soit l'appareil pédantesque dressé par ces auteurs toujours en travail d'hypothèses, il n'y a là que des apparences d'arguments. C'est un édifice monté sur des nuages à une hauteur prodigieuse, si l'on veut ; il ne lui manque qu'un soutien. Laissons donc là tous ces faux semblants de science et revenons aux écrits réels et aux faits positifs » (p. 209-210).

Puis, dans la comparaison qu'il fait des évangiles entre eux, l'auteur dit : « Nous avons donc, dans les livres de S. Matthieu, de S. Marc et de S. Luc, trois versions d'une même histoire, écrites indépendamment l'une de l'autre et en dehors de tout concert entre leurs auteurs : c'est ce qui

explique leurs différences et leurs ressemblances. S. Jean ne dit pas qu'il ait lu ces versions et il ne fait à leur existence aucune allusion. On ne peut s'empêcher cependant de penser qu'il ne les a pas ignorées et qu'il a même voulu les compléter... Ainsi, après ce grand effort des réformateurs de l'exégèse, la situation demeure ce qu'elle était auparavant. Pour qui ne se contente pas d'hypothèses injustifiées, l'œuvre de la critique traditionnelle n'a pas été entamée. Quelle que soit la créance qu'on accorde au récit de la vie du fondateur du christianisme, il faut reconnaître que ce récit, tel que nous le possédons, date du lendemain de sa mort, et que la foi et l'organisation de l'Eglise étaient *fixées dès le milieu du premier* siècle » (p. 212-215).

M. Desjardins tient encore pour exactes les dates indiquées par Lenain de Tillemont : S. Matthieu vers l'an 36, S. Marc de 43 à 49, S. Luc vers 58, S. Jean vers 96. Toutefois, M. Desjardins voudrait-il me permettre de lui exprimer un désir, à savoir : que son étude sur l'*authenticité* et la *date* fût suivie d'une seconde, sur les résultats de l'exégèse moderne en ce qui concerne l'*explication du contenu* des livres du N. T. ? Un résumé clair et substantiel, écrit avec science et foi, serait non moins utile. E. M.

P. Féret : **La Faculté de théologie de Paris ; XVIe siècle, T. II ;** Paris, Alph. Picard, in-8°, 1901.

Il faut remercier M. l'abbé Féret du courage avec lequel il poursuit son œuvre. J'ai déjà exprimé le regret que cette œuvre ne soit pas un exposé des doctrines, une indication des divers courants d'opinions, une analyse des principaux écrits, en un mot une véritable histoire, objective et critique tout à la fois, de la théologie, à la Sorbonne du moins. L'auteur s'est borné à des biographies qu'il a classées d'après un groupement assez superficiel : 1. ubiquistes et sorbonnistes, 2. navarristes, 3. franciscains et dominicains, 4. bénédictins, carmes, autres religieux.

Quelques-unes de ces biographies sont assez intéressantes, par exemple, celle de Jacques Almain, de Claude d'Espence, de René Benoît, de P. V. Cayet, d'Olivier Maillard, de G. Génébrard. Mais que d'autres seraient à supprimer ! Tous ces

sorbonnistes et ces navarristes « de moindre renom » ne devraient être mentionnés qu'en passant et pourraient avantageusement céder la place aux textes importants, qui sont trop rares. En outre, M. Féret n'est-il pas trop indulgent sur la plupart d'entre eux? Par exemple, quand il dit de Noël Taillepied qu'il est « savant » comme théologien et « respectable » comme historien (p. 239). J'avoue que je ne découvre rien, dans ses ouvrages, qui justifie ces deux qualificatifs. M. Féret me paraît beaucoup mieux inspiré, quand il avoue que Jean Dadré s'est montré « plus soucieux de la légende que de la critique » (p. 211); que Maurice Hylaret « ne rejette pas les histoires plus ou moins apocryphes, ne montre guère de répugnance pour les traits grotesques, pour la crudité de l'expression allant jusqu'à l'indécence; qu'il se complaît à nommer, à côté des Pères de l'Eglise, les philosophes et les écrivains de l'antiquité profane, et à émailler son discours de citations grecques et même hébraïques » (p. 244); qu'Antoine de Mouchy (Democharès) a « manqué parfois de critérium » (p. 55); en général, qu'on cherchait à faire montre de son esprit; qu'à côté de la « légende » apparaissait la « fable »; qu'« avec le mysticisme exagéré, legs du moyen âge, se mariait parfois la linguistique, fruit de la Renaissance ». M. Féret avoue encore « l'amour du fatras, les plus étranges alliages, le mauvais goût, les raffinements de la dialectique, l'emphase de la pensée et du style, les figures forcées, la vulgarité de l'expression ». Il avoue qu'« aux dogmes se joignaient les explications les plus fantasques » (p. 416).

En général, ce qui caractérise les théologiens du XVIe siècle, ce n'est ni la modération ni l'esprit de conciliation. Ils sont rares, ceux qui, comme l'Espagnol François de Vitoria, ont trouvé le secret de dire en même temps oui et non, et enseignent, sur le pouvoir du concile et sur celui du pape, que le pape *peut dispenser* des lois conciliaires, et que le concile peut aussi, en certains cas, déclarer sa loi *indispensable* (p. 272).

Chose singulière, au milieu du chaos des discussions, il s'est trouvé, en 1561, un théologien, Guillaume Ruzé, qui s'est souvenu du *Commonitorium* de Vincent de Lérins, qui l'a même traduit et édité; mais, hélas! ce n'était ni pour en faire

usage dans les discussions, ni pour empêcher les esprits de s'égarer dans l'arbitraire (p. 202). Au XVIe siècle, les questions n'étaient plus posées comme dans l'ancienne Eglise. Tandis que dans l'ancienne Eglise on examinait une doctrine pour savoir si elle contredisait ou non la doctrine « crue partout, toujours et unanimement » comme venant de J.-C. même, au XVIe siècle on se demandait immédiatement si tel ouvrage était calviniste ou favorable au calvinisme ; si oui, les catholiques le déclaraient erroné et mauvais ; si non, il pouvait passer ; on ne cherchait plus la vérité comme telle, mais l'anti-calvinisme ou l'antiluthéranisme. Tel était le grand souci de Noël Béda, dans son *Apologia adversus clandestinos Lutheranos* (1529). Au lieu de discuter impartialement et méthodiquement les doctrines, on mettait, chose plus facile, l'étiquette calviniste ou luthérienne sur un homme ou sur un livre, et c'était assez pour les condamner. « La doctrine des calvinistes, écrivait Claude de Sainctes en 1568, ce n'est qu'un pur et détestable *athéisme* » (p. 127). Ce fanatisme haineux recourait naturellement à l'injure et à la calomnie. Quand Robert Céneau (Cenalis) signalait Luther comme coupable de toutes les hérésies et de tous les crimes, il l'appelait « le pantomime Luther, le très pestilentiel Luther, la racine des maux, la fomentation de toutes les séditions, le semeur de zizanie, l'ennemi de l'univers chrétien, le cloaque de toutes les ordures, le très factieux et très licencieux Luther, le pillard, le coquin, l'antichrétien Luther », etc. (p. 48). Les partisans de la réforme n'étaient que « des tenebrions heretiques » (p. 49).

Plusieurs protestants usèrent malheureusement des mêmes procédés envers leurs adversaires. Par exemple, lorsque Pierre Cayet quitta le calvinisme pour retourner au romanisme, Théodore Tronchin écrivit qu'il avait été accusé par des témoins dignes de foi «d'avoir communication avec les démons» ; qu'au lieu de se reconnaître, il « alla de mal en pis » ; qu'« il fut tellement abandonné de Dieu qu'il contracta avec Satan sous le nom de Terrier, prince des esprits souterrains » ; qu'il se donna à lui corps et âme ; que « ce contract, signé de sang, fut trouvé après sa mort et a esté veu par plusieurs des gens du roy » (p. 155). D'Aubigné se fit aussi l'écho d'ignobles accusations (p. 157). Et ce même Cayet employa à peu près le même ton dans sa « Refutation chrestienne de la miserable

declaration de Leonard Thevenot, » qui de curé de Poitiers s'était fait «apostat» (p. 173).

On n'en était plus aux discussions scientifiques, mais aux « entremangeries ». Le célèbre ligueur Feu-Ardent, pour mieux réfuter le calvinisme, y signalait, en 1598, 465 erreurs ; en 1601, 666 ; et dans sa *Theomachia calvinistica,* 1400 ! M. Féret avoue lui-même : « La passion présida à la rédaction de cet ouvrage ; le style, burlesque parfois, manque en général de gravité » (p. 250).

Comment, dans un tel milieu et avec des esprits aussi surmenés, la théologie aurait-elle pu être étudiée et enseignée impartialement et scientifiquement ? Aussi, lorsqu'on écrira exactement l'histoire de la théologie au XVIe siècle et après, devra-t-on reconnaître que la plupart des questions sont à remettre à l'étude et que tout le procès est à reviser. Chose curieuse, un théologien catholique inconnu en a eu le sentiment, en 1590, lorsqu'il a publié l'ouvrage suivant : « Examen pacifique de la doctrine des Huguenots prouvant contre les Catholiques rigoureux de nostre temps... que nous qui sommes membres de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, ne devrions pas condamner les Huguenots pour heretiques jusques à ce qu'on ait faict nouvelle preuve ». (Caen, 1590, in-8°).

Si la place ne me manquait, je signalerais les autres défauts de la théologie au XVIe siècle ; je montrerais comment la plupart des écrits théologiques d'alors étaient des écrits de circonstance, des coups de feu, moins pour démontrer une vérité que pour écraser un adversaire, moins pour éclaircir un dogme que pour faire triompher sa propre Eglise ; théologie toute de combat et d'exagération, où l'on dépasse le but sous prétexte de le mieux atteindre, et où l'excentricité se prend pour la logique, l'injure pour le raisonnement, l'anathème pour la vérité. Les lecteurs attentifs et perspicaces découvriront aisément ces défauts dans le volume de M. Féret, qui, espérons-le, aura une suite. Tous les documents qu'il mentionne sont d'excellentes pierres pour l'édifice futur. E. Michaud.

G. Frédérix: **Trente ans de critique,** 2 vol. in-18; Paris, Hetzel, 1900.

Cet ouvrage, dont la préface a été écrite par E. Deschanel, est un recueil des principales critiques littéraires, théâtrales surtout, publiées par Frédérix dans l'*Indépendance belge.* Etant donné le talent si perspicace et si fin de ce judicieux critique, ces études, quoique décousues et écrites au jour le jour, forment une page remarquable d'histoire littéraire. Si j'en parle dans cette Revue de théologie, c'est qu'il y est question de plusieurs écrivains qui ont joué un rôle religieux, par exemple: L. Veuillot, Guizot, Ferd. Fabre et Renan.

Frédérix a, je crois, exagéré la valeur de Renan comme historien: car, en réalité, si Renan a été un charmeur comme écrivain, il n'a été qu'un historien fantaisiste et très souvent erroné. J'ajoute, à la décharge de Frédérix, qu'il a plus insisté sur le « dilettantisme » de Renan que sur sa science proprement dite, et qu'il n'a pas reculé devant l'épithète de « mystificateur ». Il a beau trouver un peu lourds les termes de « fumiste exquis » employés par Sarcey, il les rappelle. Il a beau insinuer que Renan « nous a fait pénétrer plus avant qu'aucun des savants solennels qui l'ont précédé, dans les origines des religions », il n'en a pas donné la preuve; et je reste persuadé que, s'il avait lu les réfutations sérieuses de Renan, il aurait limité davantage aux questions de forme et de style le qualificatif d'« exquis » qu'il lui a décerné.

Ferd. Fabre a été le romancier du clergé romaniste de France au XIXe siècle. Il a connu à merveille le milieu ecclésiastique, et il l'a très bien décrit, quoiqu'un peu lourdement. Son *Lucifer* restera pour sa vérité et sa vigueur.

Guizot a été aussi très bien compris par Frédérix, qui est loin de le flatter, qui en fait plutôt ressortir les lacunes, le style « doctrinaire » et même le « jargon parlementaire », mais qui cependant loue en lui « une des plus vigoureuses personnalités de notre temps », personnalité qui « commande l'étude et le respect de tous les libres esprits ».

L'étude sur Veuillot et ses « Odeurs de Paris » est fort incomplète, mais pourtant expressive. Frédérix flétrit dans Veuillot « ses danses libres et ses hardis sauts de carpe à travers les égouts, les cafés chantants et les boulevards de

Paris ». Il trouve nauséabond ce prétendu défenseur du trône et de l'autel. Veuillot ne lui apparaît pas suffisamment converti. « Sous l'humble croyant reste un homme de révolte et de gausserie, en quête des ridicules et des petitesses, habile à donner à toutes les lignes de tous les visages des courbes grotesques, joyeux des laideurs qu'il peut reproduire, s'amusant de ce qui ferait pleurer un chrétien naïf, heureux d'avoir tant de sujets d'indignation, parce que les sujets d'indignation sont des sujets de caricature... Cela nous étonne, ce pêle-mêle de pochades bouffonnes, de génuflexions attendries et de menaces terribles. M. Veuillot obéit dans ce pêle-mêle à son rôle et à sa vocation. Son rôle est d'être l'exécuteur des hautes œuvres de la cour de Rome, sa vocation est de faire le roman comique contemporain. Ce qui résulte de ces efforts sincères de l'homme de parti et de ces franches échappées de l'homme de lettres est nécessairement fort cahoté. Figurez-vous une chanson dont les paroles ne vont ni à l'air ni aux gestes qui l'accompagnent. Figurez-vous les litanies de la Sainte-Vierge chantées par Thérésa. Figurez-vous le *Vase d'élection*, la *Tour d'ivoire* et le *Refuge des pécheurs*, présentés avec ce que les *Odeurs de Paris* appellent « l'ail et l'eau-de-vie surpoivrée, le tord-boyaux tout pur de la demoiselle ». M. Veuillot y arrive. *Le v'là qui liche* tout le vase d'élection... On peut dire qu'il va à ce qui est repoussant, grotesque ou souillé comme à sa proie naturelle. Il peint avec amour ce qu'il semble mépriser et détester. C'est que l'artiste ne résiste pas au plaisir de trouver le véritable emploi de ses facultés... Il est fidèle à sa nature, il va où la verve le pousse, c'est-à-dire partout, seringuant de son encre, comme il le dit, les choses et les gens... Rien de plus étrange que de voir M. Veuillot traîner le boulet de son talent dans le bagne de ses convictions. Cet homme que son tempérament oblige à jongler avec les vases de l'autel et qui s'interrompt péniblement pour accomplir quelque génuflexion sincère, mais maladroite, cet écrivain qui a tant de phrases populacières dans son encrier et qui s'évertue parfois à y pêcher en encre trouble des phrases épiscopales, ce chroniqueur qui pouffe de rire à tous les spectacles contemporains, et qui se rappelle toujours trop tard qu'il en doit pleurer, ce maître en ironie est un martyr de l'ironie. Si sa mère apostolique et romaine se trouve exposée à perdre un

peu du respect de la foule, c'est aux familiarités de son fils qu'elle le doit. M. Veuillot a subi cette ironie du sort de compromettre celle qu'il devait sauver. Il n'a eu qu'une seule influence sérieuse, *celle qu'il a exercée sur l'Eglise et qui ne la sauvera pas.* »

Bien entendu, par *Eglise* M. Frédérix entend *l'Eglise romaine.* Veuillot, quoique laïque, en a été un des chefs ; il a fait marcher à la baguette bon nombre de prêtres et d'évêques, avant, pendant et après le concile du Vatican. Dire qu'un tel homme a été un des principaux facteurs du dogme de l'infaillibilité papale, c'est dire du même coup ce que vaut ce prétendu dogme.

On le voit, M. Frédérix a le style pittoresque en même temps que le coup d'œil juste. E. M.

Ph. Monnier : **Le Quattrocento, essai sur l'histoire littéraire du XVe siècle italien,** 2 vol. in-8°, Lausanne, Payot, 1901, 15 fr.

Voici un ouvrage magistral et de tout premier ordre sur le XVe siècle italien. Il est écrit d'après les sources, et composé avec une clarté qui réjouit l'esprit. Le Ier livre est une introduction : il expose ce que sont à cette époque la signorie, la société et l'Eglise. Le IIe livre traite du latin, de l'humanisme et des humanistes (Florence, Milan, Venise, Rome et Naples), du beau style latin, de l'école de l'antiquité, de l'esprit critique, de l'esprit populaire dans le latin et de la déformation professionnelle. Le IIIe livre traite du grec : la diffusion du grec en Italie, la cour de Laurent de Médicis, l'académie platonicienne (les hommes et la pensée), l'hellénisme italien. Le IVe livre traite de l'italien : le peuple d'abord, sa poésie, son sentiment religieux et son sentiment artistique ; puis, les bourgeois et le retour à l'italien ; ensuite la Renaissance à Florence, à Ferrare et à Naples. Enfin, le Ve livre, qui est la conclusion, est consacré à Savonarole et à l'expédition de Charles VIII. L'ouvrage se termine par une très riche bibliographie des auteurs. On le voit, c'est à peu près complet, et la lecture en est aussi instructive qu'amusante.

Combien je regrette de devoir me borner ici au côté théo-

logique et ecclésiastique de l'œuvre ! Mais, quoique restreint, ce point de vue est déjà plus que suffisant pour intéresser vivement nos lecteurs. Il faut lire surtout les chapitres sur l'Eglise, sur l'académie platonicienne, et sur le sentiment religieux du peuple. On y voit clairement ce qu'on doit penser de l'Eglise romaine comme éducatrice des peuples, et de l'influence fatale de la papauté sur l'âme et la conscience italiennes. Prise à cette hauteur, la question est grave et palpitante, et doit intéresser tous les hommes vraiment hommes.

M. Monnier démontre, par des textes nombreux et irrécusables, que l'Eglise romaine, au XVe siècle, est moins chrétienne que romaine ; qu'elle a encore conservé les usages, les institutions, les traditions et les pompes du paganisme. « C'est à peine si on débaptise ou démarque les dieux antiques, si on appelle Marie l'ancienne Vénus, saint Pierre l'ancien Zeus. Le peuple s'agenouille devant leurs images glorieuses, taillées dans le marbre, coulées dans le bronze, peintes contre les murs, qu'il continue à prendre pour leurs personnalités réelles. Il continue à aller à eux en procession, les mains chargées d'offrandes, de nourritures, de fleurs, de parfums, d'animaux, pour se les rendre favorables ; et eux continuent leur rôle d'autrefois. Ils restent ce qu'ils étaient dans le monde antique, des patrons familiers... qu'on prie avec les mêmes formules, qu'on évoque dans les mêmes occasions ; et comme jadis Milon avant de tuer Clodius avait imploré telle déité, aujourd'hui Olgiati implore saint Ambroise avant de tuer le Visconti. C'est à peine si le dogme s'altère » (t. I, p. 79).

La manière dont on use des églises, tout ce qu'on s'y permet, n'est souvent que du plus honteux paganisme (p. 80-81). Les papes du XVe siècle « sont moins des représentants de Dieu sur la terre, les élus, les investis, les infaillibles, que des hommes aux humaines faiblesses, à l'autorité fripée, au prestige troué, matière de pasquinades avant Pasquin ». M. Monnier cite une pasquinade sanglante, que je n'ose reproduire, même en italien (p. 84). « Les gamins de Florence, ajoute-t-il, chantent la chanson derrière Martin V : *Papa Martino, signore di Piombino, duca d'Urbino, non vale un lupino.* Eugène IV, travesti comme un comédien, doit s'enfuir sous les targes d'une barque ; Sigismond Malatesta demande à Pie II si les excommuniés continuent à boire le bon vin la même chose ; Savo-

narole appelle Alexandre VI, qui le couvre de ses foudres, une vieille ferraille, *un ferro rotto*... Les épisodes du conclave d'où sortira Pie II se déroulent dans les latrines *(convenere apud latrinas plerique cardinales)*... Aujourd'hui Rome n'est plus qu'un Etat d'Italie... Pour que Rome, Etat politique, subsiste, il lui appartient d'employer les moyens courants des autres Etats politiques d'Italie, de propager la haine entre ses voisins, de semer la discorde entre ses rivaux et, au lieu de laisser accomplir à la loi d'amour dont elle a mission un apaisement dangereux, de maintenir l'Italie en une inimitié réciproque profitable. C'est ainsi que les vicaires du Christ ont des *bravi* à leur solde, des espions, des soldats, des condottières, généralement des cardinaux, les Vitelleschi, les Scarampa, les Riario, les della Rovere, les Borgia, qui, en chapeau rouge, égorgent. Plutôt que de céder une miette de territoire, ils aiment mieux appeler l'ennemi national, l'étranger ; ils aimeraient mieux appeler l'ennemi chrétien, le Turc. Les touchant plus directement que les affaires de l'Eglise, dont la destinée à leur mort passera à d'autres mains, ils ont tout près d'eux une famille, des neveux ; depuis Innocent VIII, des fils ; à coups de bombarde ou de couteau, par la traîtrise et par le poison, volant, assassinant, faisant de tout litière, ils taillent à leurs fils des Etats dans les principautés de l'Eglise. Martin V avait doté les Colonna ; Eugène IV pourvoit ses neveux Condulmieri ; Calixte III donne aux Borgia les pierreries des reliures de la Vaticane, que ceux-ci portent à leurs bas ; Sixte IV sert une rente de 60,000 ducats à son fils ; Innocent VIII assassine Girolamo Riario pour donner son Etat de Forli à son fils ; Alexandre VI engraisse et gave ses enfants au point de soulever l'indignation générale. Leur office est moins celui de Saint-Père que celui de père prévoyant. C'est au Quattrocento que se fondent les grandes maisons pontificales des Piccolomini, des della Rovere, des Borgia. L'intérêt suprême de l'Etat, l'intérêt immédiat de la famille, tels sont les pôles de l'horizon apostolique » (p. 88).

Hélas ! la place me manque pour donner d'autres extraits plus importants encore que les précédents. Les lecteurs y suppléeront et concluront eux-mêmes. Les conséquences sont faciles à tirer, pour les esprits sincères et logiques. Cet ouvrage, je le répète, est une mine de renseignements du plus haut intérêt.

E. Michaud.

Le P. Pierling, S. J. : **La Russie et le Saint-Siège,** T. III ; Paris, Plon, in-8°, 1901, 7 fr. 50.

Les lecteurs connaissent déjà les deux premiers volumes de cet ouvrage[1]). Le troisième raconte l'histoire du premier faux Dmitri, de ce moine Grichka Otrepiev, qui se fit passer pour le second fils d'Ivan IV, et qui, après avoir réussi à se faire couronner tsar en 1605, fut assassiné, ou passa pour tel, en 1606. Peu d'histoires sont aussi romanesques et aussi tragiques que celle-ci. Toutefois, elle ne nous intéresse ici qu'au point de vue théologique. A ce point de vue, nous devons nous poser trois questions : 1° le tsar Dmitri Ier (dit le faux) fut-il réellement papiste et voulut-il réellement romaniser la Russie ? — 2° a-t-il, de fait, réussi à développer des germes papistes en Russie ? — 3° que faut-il penser de la conduite de la papauté romaine dans cette affaire ?

Sur le *premier* point, il importe avant tout de remarquer que les relations de Dmitri avec le nonce Rangoni, avec l'abbé Luigi Pratissoli (p. 220-222), avec le P. Gaspard Sawicki, avec le P. André et autres jésuites sont loin d'être claires et péremptoires. Ce qui semble clair, c'est, d'une part, qu'il ne voulait pas se séparer des orthodoxes en les froissant dans leur orthodoxie, et, d'autre part, qu'il voulait aussi se concilier les Polonais romanistes et toute l'Eglise romaine, notamment le pape, le saint-office, le nonce et les évêques. Le P. Pierling dit lui-même : « Dans un pays aussi imprégné de théocratie que l'était alors la Russie, il importait souverainement que le tsar vécût en bonne intelligence avec son clergé, et que les rapports de l'Eglise avec l'Etat ne fussent pas troublés. Aussi Dmitri posait résolument en tsar *orthodoxe,* et ne donnait *qu'en secret* des paroles rassurantes aux catholiques. Fausse position, dont il savait se tirer avec un art merveilleux (p. 201)... Le tsar s'est gardé de toucher à l'Eglise orthodoxe. Sauf les empiètements (?) ordinaires du pouvoir civil, Dmitri ne s'ingérait pas arbitrairement dans les affaires cléricales : clergé blanc et clergé noir gardaient leurs positions respectives ; les projets d'union avec Rome furent renvoyés aux calendes grecques » (p. 280).

---

[1]) Voir la *Revue,* avril 1898, p. 436-438.

Il est certain que, si Dmitri avait abjuré secrètement l'orthodoxie pour embrasser le papisme, ce « crypto-catholique », comme l'appelle le P. Pierling, « tenait plus que jamais *au secret* de son abjuration » (p. 242) et ne voulait provoquer aucune plainte de la part des orthodoxes, qui comptaient bien avoir dans sa personne un tsar réellement orthodoxe. Il jouait donc double jeu. Son ignorance probable des dogmes papistes lui permettait-elle de croire que les deux Eglises n'étaient en désaccord que sur des points secondaires de discipline et de liturgie, et qu'en conséquence on pouvait de bonne foi être membre en même temps de l'une et de l'autre ? Il est difficile de pénétrer dans une telle conscience. Il semble bien avoir été attiré vers le monde latin par la distinction plus grande de sa civilisation apparente, mais ce n'était pas là un motif de conscience ni de religion. Si je ne craignais de me tromper, j'inclinerais à penser qu'il n'était ni plus orthodoxe que papiste, ni plus papiste qu'orthodoxe ; qu'il n'était, dans le fond, qu'un politicien qui voulait arriver et se maintenir au trône ; que, pour servir ses intérêts politiques, il se servait de la religion, cherchait à gagner les orthodoxes par la profession extérieure de l'orthodoxie, et les romanistes per la profession secrète du romanisme (p. 427). Simple jeu de bascule, mais position fause et diplomatie maladroite. Finalement, il a été puni par où il a péché ; de fait, il a mécontenté tout le monde en voulant jouer tout le monde, et il a fini misérablement, en ne dupant personne.

Sur le *second* point, on peut dire que les aumôniers jésuites attachés à l'armée de Dmitri et que les sept bernardins qui entouraient la tsarine Marina (p. 292), ont dû déployer tout le zèle possible en faveur de leur religion. Le P. Pierling raconte leur activité et leurs efforts (p. 210-212). Les carmes et autres religieux étaient aussi reçus favorablement ; ils avaient libre circulation et « se disaient enchantés » (p. 426). Il est certain qu'il y eut en 1605 un mouvement d'enthousiasme en faveur de Dmitri ; que le clergé orthodoxe lui fut alors, en grande majorité, favorable ; que l'archevêque Ignace de Riazan, qui devint patriarche, ne se borna pas à acclamer Dmitri, mais qu'après la chute de ce dernier, il accepta une pension viagère du roi de Pologne Sigismond III, embrassa même l'Union et passa ses dernières années au couvent de la Sainte-

Trinité à Vilna « en si bonne harmonie avec les Uniates que d'aucuns l'entourent d'une auréole de sainteté » (p. 205). Bien plus, le P. Pierling raconte que, « à l'exception de deux, tous les évêques, patriarche en tête, se montrèrent conciliants et consentirent à l'union de leur tsar avec l'étrangère *latine* » (p. 206). Toutes ces infiltrations papistes durèrent-elles? Il ne paraît pas : car les mécontents ne tardèrent pas à se débarrasser de Dmitri, et la réaction orthodoxe dut s'accentuer d'autant plus qu'on eut alors la conviction et l'humiliation d'avoir été dupé ! Cependant, pour être exact, il faut remarquer qu'en 1617 Wladyslaw, fils du roi de Pologne Sigismond III, et aspirant à la couronne de Moscou, se vantait d'avoir pour lui « un nombre considérable de moscovites » (p. 392), ce qui supposerait un développement des idées papistes en Russie, de 1605 à 1617.

Sur le *troisième* point, les documents sont plus clairs. Autant le pape Clément VIII s'était montré réservé et même sceptique envers Dmitri, autant Paul V voulut aller de l'avant. « Dès le 4 août 1605, le mot d'ordre est lancé de divers côtés à la fois ; des brefs pontificaux vont trouver le roi de Pologne, le cardinal Maciejowski, le palatin Mniszech. Paul V est absorbé par une seule pensée : encourager Dmitri, utiliser cet instrument providentiel, établir le catholicisme (lire le *romanisme*) en Russie. En conséquence, il approuve ce qui a été fait jusque-là, et il engage à redoubler d'efforts : que le roi soutienne vigoureusement le tsar, que le cardinal enflamme sa piété, que le palatin l'assiste et le dirige, « *et bientôt l'union des Eglises sera proclamée à Moscou* » (p. 219). Et il va de soi que Paul entendait par union des Eglises la soumission de l'Eglise orthodoxe à la sienne, ou plutôt à la papauté. Et alors le tsar, empereur orthodoxe, aurait naturellement reçu sa couronne des mains du pape (p. 224). Ce n'est pas tout. Le P. Pierling écrit expressément : « Paul V engage le tsar à *soumettre le peuple russe au saint-siège,* à rétablir l'unité primitive (?). De ces hauteurs (?) il descend jusqu'aux détails de la vie quotidienne, et il met Dmitri en garde contre les protestants : pas d'hérétiques autour du trône, mais des hommes pieux et prudents... Il recommande avec instance *la compagnie de Jésus,* il signale les aptitudes du P. André aux affaires. L'objectif romain apparaît ici en pleine lumière. Le

pape ne dissimule pas ses desseins : écarter les sectaires, pousser les jésuites, proclamer l'union des Eglises, voilà ce qu'il médite, et c'est là que convergent tous ses efforts » (p. 231). Et en 1609, lorsque Paul V rêvait du roi de Pologne comme tsar, c'était, avant tout, en vue « d'un *renouvellement religieux* des Moscovites » (p. 365).

Les lecteurs liront avec intérêt le Mémoire de Possevino à Paul V. Le P. Pierling en donne le texte italien qui est entièrement de la main de Possevino (p. 445-448). Il indique aussi très clairement les visées de Rome.

Je regrette que la place me manque pour exposer ici, avec tous les détails nécessaires, la question d'intercommunion sacramentelle qui a été soulevée par la situation même de Dmitri et de la tsarine ; les embarras dans lesquels s'est trouvé le P. Gaspard Sawicki ; les doutes qu'il a soumis au pape (p. 242-244) ; la solution proposée par le cardinal Maciejowsky, le P. Sawicki et un Bernardin, probablement le P. Anserinus (p. 246) ; les opinions contraires exprimées par le saint-office (p. 247-248), qui, tout en ne voyant en cela qu'une question « d'ordre disciplinaire plutôt que doctrinal », cependant refusa de déroger à la pratique de la curie et exigea la communion à la romaine, laquelle toutefois n'eut pas lieu ; puis les exigences des évêques orthodoxes, Hermogène de Kazan et Joseph de Kolomensk, qui auraient voulu que la tzarine fût rebaptisée parce qu'elle ne l'avait pas été par une triple immersion (p. 301) ; exigences qui ne furent pas maintenues ; enfin, ce qui se passa en 1617, lorsque Wladyslaw, voulant devenir tsar pour opérer « la restitution de la Moscovie à la République chrétienne et à l'Eglise catholique » (p. 392), demanda au pape la « pleine liberté de se conformer aux rites de l'Eglise grecque-unie, de se faire couronner par un évêque de ce rite, de communier sous les deux espèces, et de se conformer à tous les autres rites » (p. 393) ; toutes choses que le pape accorda, mais seulement pour la circonstance du couronnement : car « ses préférences étaient acquises au rite latin, et, à supposer que cela fût possible, il désirait qu'un évêque latin donnât les onctions royales, que Wladyslaw fît la communion à la latine et qu'il n'y eût aucune dérogation à l'usage » (p. 394).

Tel est l'intérêt de ce volume. Il faut ajouter que l'auteur a eu communication des lettres originales de Dmitri à Clé-

ment VIII et à Paul V, des dépêches inédites du nonce Rangoni, du dossier de Dmitri conservé dans les archives du saint-office, des dépêches du nonce Simonetta communiquées par le prince Boncompagni, etc. (p. V-VIII). E. MICHAUD.

P. SABATIER : **De l'authenticité de la Légende de S. François dite des Trois compagnons ;** Paris, 1901 (Extrait de la « Revue historique », T. 75, année 1901).

La littérature franciscaine s'enrichit de jour en jour. On peut dire que M. Paul Sabatier, avec sa *Vie de S. François d'Assise*, son *Speculum Perfectionis,* etc., a puissamment contribué à renouveler la critique des sources de la Vie de S. François. D'une part, les PP. Marcellino da Civezza et Teofilo Domenichelli ont à peu près adopté son opinion sur la *Leggenda di San Francesco scritta da tre suoi Compagni ;* d'autre part, un jésuite bollandiste, le P. van Ortroy, n'a pas craint de déclarer que cette *Légende,* sous sa forme traditionnelle, « est un habile pastiche datant au plus tôt de la fin du XIIIe siècle ». C'est cette dernière assertion que M. Paul Sabatier examine et réfute dans l'étude ci-dessus indiquée. « Il ne s'agit pas, dit-il, d'une étude d'ensemble sur la légende *3 Soc.,* ni d'apprécier les travaux indiqués tout à l'heure ; tout cela viendra en temps et lieu. Pour le moment, je voudrais simplement voir si, comme on nous l'assure, il n'y a plus qu'à rayer les *3 Soc.* de la série des sources franciscaines. » Il est piquant de voir un protestant défendre la tradition contre un jésuite d'une impeccable orthodoxie. M. Paul Sabatier a déjà convaincu d'erreur et réduit au silence le prof. Kraus au sujet de l'authenticité d'une relique d'Assise. Nous ne saurions entrer ici dans les détails de la discussion. Disons seulement que l'étude de M. Paul Sabatier est un modèle de méthode impartiale et d'exposition lucide et tranquille. Il paraît sûr de son coup. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de ce débat.

E. M.

K. O. de SKROCHOVSKY : **Von Nacht zum Licht, oder Papismus und slavische Welt,** I. und II. Teil, XI und 459 S.

Osk. Jäger, in seiner „Geschichte der neueren Zeit“ (III, 594), hat geschrieben : „Vieles hat man den Jesuiten zu Un-

recht nachgesagt, manches Gute und vieles Schlimme: in einem aber, der Kunst, Staaten zu ruinieren, sind sie ohne Zweifel unerreicht, und ihr Meisterstück haben sie an diesem unglücklichen Lande (Polen) gemacht."

Es ist erfreulich und dankenswert, dass dies neuerdings wieder auch von *slavischer* Seite betont wird. *K. O. de Skrochovsky* führt aus, dass Jesuitismus und Ultramontanismus den Fall Polens auf dem Gewissen haben. Die Jesuiten bemächtigten sich des ganzen geistigen Lebens der Nation; Könige und Adel liessen sich von ihnen leiten; dem Volke wurde fanatischer Hass gegen alle Andersgläubigen eingeflösst. So vom Jesuitismus umklammert, haben sich die Polen von ihren nichtkatholischen Stammesbrüdern losgesagt, wurden isoliert und fanden weder bei den Deutschen noch bei den lateinischen Völkern Beistand, noch einen Halt in sich selbst. Zudem wurden sie von Rom, welches stets nur *seinen* Vorteil im Auge hatte, als Werkzeuge seiner Propaganda im Osten benutzt. Die Folgen sind bekannt. Der Verfasser kommt zu dem Resultat: *Nur eine autokephale, von Rom unabhängige Kirche vermag dem Volke Gesundheit und Leben zu geben.* Und darin hat er recht. Ob aber in vorliegenden Falle das Ziel erreichbar ist? *Alex. v. Kirejew* spricht sich im Hinblick auf die nordamerikanischen Polen unter Bischof Kozlowski hoffnungsfroh nach dieser Richtung aus (Revue intern. de Théol., 1899, n° 25, p. 17). Referent möchte jedoch, soweit *Galizien* in Betracht kommt, das er auf Grund mehrjährigen Aufenthaltes näher kennen gelernt hat, seiner Meinung dahin Ausdruck geben, dass Herkuleskräfte nötig seien, um das unsagbar verwahrloste Volk nur so weit zu heben, dass es überhaupt ein Verständnis für geistige Fragen bekommt. An diesem Volke hat thatsächlich der Jesuitismus sein Meisterstück vollbracht: es ist geistig tot! *Ein erschütterndes „meneh, meneh, tekel" für die übrigen slavischen Völker der österreichisch-ungarischen Monarchie,* für die es nur ein Heil giebt: Los von Rom! Einen vielverheissenden Anfang hat die czechische altkatholische Gemeinde in Prag gemacht.

Pfr. Sch.

Petites Notices.

* *Bibliographie nationale suisse;* Berne, Wyss. — Cette œuvre considérable contient, sous le n° 10 *(Geistige Kultur)*, les 7 parties suivantes: *a)* Allgemeines; *b)* Staat und Regierung; *c)* Unterrichtswesen; *d)* Wissenschaftliche Bestrebungen ausserhalb der Lehranstalten; *e)* Konfessionelles; *f)* Armenwesen; *g)* Gefängniswesen. — Sous la rubrique *Konfessionelles* sont comprises: α) Evangelisch-reformierte Kirche-Deutsche Kantone; — β) Römisch-katholische Kirche. Bistum Basel; — γ) Christkatholische Kirche; — δ) Andere Konfessionen. — J'ai sous les yeux le *1er cahier* (Suisse allemande) de la *Bibliographie de l'Eglise évangélique-réformée;* il a été élaboré en 1896 par M. le Dr G. Finsler, antistès à Zurich, et forme une livraison de 77 pages. L'auteur recommande, dans le but de combler certaines lacunes inévitables, le *Repertorium* suisse du prof. Brandstetter (Bâle, 1892, 467 p.), où se trouve un index extrêmement riche des écrits et communications relatifs à l'histoire suisse, parus de 1812 à 1890 dans des revues, recueils et compilations. — La *Bibliographie catholique (romaine) du diocèse de Bâle,* de l'année 1750 à l'année 1893, a été élaborée par M. le curé Schmidlin. Le 1er cahier (245 p.) comprend l'histoire ecclésiastique (histoire ecclésiastique proprement dite, biographies, livres d'anniversaires ou de commémoration, martyrologes et calendriers, histoire de l'art ecclésiastique). Le 2e cahier (p. 246-439) comprend la philosophie, la dogmatique, la morale, la pastorale, la pédagogie, la liturgie, l'exégèse, les sermons, le droit canonique, les catéchismes, les lettres et mandements épiscopaux, les livres de prières et d'édification, les récits ou histoires religieuses et morales, la musique sacrée, la littérature et la poésie, les œuvres de bienfaisance, les almanachs, revues et journaux. — La *Bibliographie catholique-chrétienne* a été elaborée par le Dr Lauchert en 1893; elle forme une livraison de 30 p., et comprend les revues, les publications officielles, les catéchismes, la littérature pour servir à l'histoire du mouvement vieux-catholique, et les autres publications ayant un caractère théologique et religieux, confessionnel et polémique.

* E. Martinenche: *La comedia espagnole en France, de Hardy à Racine;* Paris, Hachette, 1900, in-18, 3 fr. 50. — Si

nous mentionnons ici cet ouvrage dont la portée est surtout littéraire, c'est qu'il peut servir de modèle à ceux qui, pour mieux comprendre la France du XVIIe siècle au point de vue religieux, théologique et ecclésiastique, étudient les sources dans lesquelles elle a puisé sa nourriture religieuse aussi bien que sa nourriture littéraire, et parmi ces sources, notamment les sources espagnoles et italiennes. Celles-ci étaient depuis longtemps empoisonnées par le papisme, et il n'est que trop facile de comprendre combien les reines de France venues soit d'Italie soit d'Espagne, ont contribué à développer ce poison à la cour de France, et par la cour dans la noblesse, dans l'épiscopat et dans toute la nation. Les « choses d'Espagne » ont eu ainsi sur l'âme entière de la France plus d'influence qu'on ne croit d'ordinaire. Quoique l'Eglise fût alors en hostilité contre le théâtre, elle n'en prenait que trop, en réalité, les procédés et les mœurs. Aussi la lecture de ce livre sera-t-elle utile même aux théologiens.

* Prof. Dr. Fr. Nippold : *Prinz Max von Sachsen und Prälat Keller in Wiesbaden als Verteidiger der Liguorischen Moral ;* Leipzig, C. Braun, 1901, br. 48 S., dritte Auflage, 60 pf. — M. le prof. Nippold a prononcé à Wiesbaden, du 8 au 10 janvier 1901, trois discours, dont deux sur la Morale de Liguori, et un sur le rôle de l'Eglise ancienne-catholique relativement à la paix religieuse de l'avenir (« Was bietet die altkatholische Kirche für den religiösen Frieden der Zukunft ? ») Ce dernier sera prochainement publié et nous nous empresserons d'en donner connaissance à nos lecteurs. En attendant, nous signalons les deux autres, qui, comme toutes les œuvres du savant professeur, sont remplis de documents précieux et de solides arguments.

* Pfarrer W. Schirmer : *Um Josefs II. Erbe ;* Bonn, Georgi, br., 32 S., 1901. — Les lecteurs connaissent déjà la belle étude publiée par l'auteur dans la *Revue* d'avril 1900 (p. 326-349), sous ce titre : Nachhall des Josephinismus in Österreich bis über die Mitte des XIX. Jahrhunderts hinaus. Ils liront avec non moins d'intérêt cette nouvelle étude, qui montre le lien historique entre le passé et les évènements actuels en Autriche, et qui fait ainsi comprendre le mouvement anti-ultramontain de ce pays.

* *Velehrad.* Zeitschrift, gewidmet dem slavischen Gedanken und den Interessen des slavischen Volkes in Mähren. — In der Nummer vom 17. Februar 1901 bringt diese in Kremsier erscheinende Wochenschrift einen Leitartikel unter dem Titel: « *Warum rufen wir nach Erneuerung der Kirche des Cyrillus und Methodius?* » Der Artikel betont zunächst, dass im slavischen Volke Mährens das religiöse Fühlen tiefe Wurzeln habe, dass ihm die Religion stets das teuerste Gut war und sein werde. Ein dunkler Schatten jedoch stehe zwischen dem Volksgeist und der Religion: die römische Kirche, die etwas Fremdes im Volke sei, ein Staat im Staate. Dem Kenner der Geschichte sei es klar, führt der Artikel weiter aus, dass das slavische Volk Mährens vielleicht von allen Missgeschicken, die es im Laufe der Zeit betroffen, verschont geblieben wäre, wenn ihm die Kirche der Apostel Cyrillus und Methodius erhalten geblieben wäre. Und er ruft laut nach Erneuerung der nationalen Kirche. Nur diese könne alle die, die dem kirchlichen Leben entfremdet seien, wieder um das kirchliche Banner sammeln, die allgemeine Sittlichkeit heben, die socialen Gegensätze versöhnen und die aus diesen Gegensätzen drohenden Gefahren bannen. — Wir freuen uns dieser Kundgebung des « Velehrad ». Sie ist uns von neuem ein Beweis von dem Bestehen einer von Rom unabhängigen Cyrillo-Methodeischen Strömung in Mähren. Eine Verständigung des « Velehrad » mit dem von Dr. Iška herausgegebenen Prager « Nationalen Katholik » würden wir im Interesse der beiderseitigen nationalkirchlichen Bestrebungen lebhaft begrüssen. Pfr. Sch.

Librairie.

Berdmore Compton: Sacrifice; London, James Parker, 1901, in-18, 169 p.

Jean Finot: La philosophie de la longévité; Paris, Reinwald, in-8°, 1901.

Th. Geisendorf: L'avènement du roi messianique d'après l'apocalyptique juive et les évangiles synoptiques; Cahors, Coueslant, in-8°, 255 p., 1900.

Hubert HANDLEY: The Fatal Opulence of Bishops; Black, 5 s.

H.-Ch. LEA: Histoire de l'Inquisition au moyen âge; trad. par S. Reinach; T. Ier: Origines et procédures de l'Inquisition; Paris, 1900.

Prof. Dr. H. LÜDEMANN: Individualität und Persönlichkeit. Rektoratsrede gehalten am 66. Stiftungstage der Universität Bern den 17. November 1900; Bern, Benteli, br., in-8°, 24 S., 1900.

E. MURISIER: Les maladies du sentiment religieux; Paris, Alcan, in-18, 1901, 2 fr. 50.

N. DE NEPLUYEFF: La Confrérie ouvrière et ses écoles; Paris, F. Alcan, in-18, 1900, 2 fr.

L. NOËL: La conscience du libre arbitre; Louvain, Inst. sup. de philosophie, in-18, 288 p.

Répertoire d'épigraphie sémitique, publié par la Commission du « Corpus inscriptionum semiticarum », sous la direction de Ch. Clermont-Ganneau, membre de l'Institut, avec le concours de J.-B. Chabot: T. Ier, 1re livraison, nos 1—51; Paris, Klincksieck, 1900.

A. v. SCHOLTZ: Kommentar über den Prediger; Leipzig, L. WŒRL, in-8°, 1901, 6 M. *(Nous étudierons cet ouvrage dans notre prochaine livraison.)*

J.-H. WYLIE: The Council of Constance to the Death of John Hus; Longmans, Green, 1900, 6 s.